

légère comme la Camille de Virgile, qui courait sur les blés mûrs sans en faire onduler les cimes, et disparut sans bruit au milieu de l'obscurité qui noyait les objets. Stupéfait et déconcerté, M. de Berlerault jugea que tout était perdu. Il aurait voulu la revoir, pour implorer son pardon et la conjurer de l'écouter encore ; il n'osa cependant pas la poursuivre, peut-être pour ne pas aller au-devant d'une déception. Il se prit à espérer qu'elle reviendrait. Après une attente longue et anxieuse, force lui fut de se retirer, sans autre consolation que de baisser, en la trempant de ses pleurs, la place, tout imprégnée d'une pénétrante senteur d'iris, où la tête de Julienne avait reposé sur le hamac. Lorsqu'il passa triste et découragé devant la maisonnette, aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; elle ressemblait à un mausolée funèbre ombragé de grands arbres. Il courut pour se soustraire à cette pénible impression, et arriva chez lui écrasé de douleur.

La nuit fut mauvaise. Son imagination affolée se représentait, dans une succession de rêves qui torturaient un sommeil pénible, entrecoupé de réveils continuels, madame Simon refusant désormais de le recevoir. Ses angoisses s'accrurent encore le matin ; on lui remit un billet de sa voisine. En cinq lignes froides elle prévenait, à la troisième personne, qu'elle était très souffrante, et le pria de vouloir bien suspendre ses visites pendant quelques jours. Le malheureux se désespéra à la lecture de cette lettre, dont le laconisme glacial lui parut cruel comme un coup de poignard. Il se décida aussitôt à abandonner Val-Rouvray, à qui il ne pardonnait pas son échec.

Une diversion modifia ses tortures, non en les diminuant, mais en y ajoutant un élément qui jusqu'alors n'y avait pas été sérieusement mêlé : la jalousie. La poste lui apporta le même jour un paquet d'assez grande dimension, plat et bien ficelé ; on aurait dit d'une main de papier très-épaisse. Il l'ouvrit, intrigué, et y trouva trois choses bien distinctes : plusieurs cahiers de musique, romances ou airs détachés de partitions en vogue, un portrait-carte photographique, et, posée sur le tout, une lettre datée de Paris, et signée Carina.

Son ex-institutrice s'excusait de troubler sa solitude. Son départ de Val-Rouvray avait été si précipité que, quelque soin qu'elle eût déployé, elle avait commis des oublis, notamment de rendre à madame Simon toute la musique qui lui appartenait. Elle venait d'en retrouver encore. Toutes relations étant rompues avec Julienne, il fallait bien, pour cette restitution nouvelle, recourir à l'obligeance de M. de Berlerault. Elle joignait à cet envoi un portrait appartenant à madame Simon, et qui s'était, on ne sait comment, glissé